

Ibère : langue véhiculaire ou “écriture de contact” ?

Coline Ruiz Darasse*

Dans son travail structuraliste sur l'échange, Claude Lévi-Strauss détermine trois formes fondamentales d'échanges : l'échange de femmes, l'échange de biens et de services et l'échange de messages¹. L'épigraphie permet d'aborder ces trois formes d'échanges de manière privilégiée. D'une part, l'échange de femmes implique des contacts entre des populations, contacts dont résultent des modifications notamment perceptibles par l'étude onomastique. Les échanges de biens et de services peuvent être appréhendés à travers l'étude des supports épigraphiques. Une inscription portée sur une céramique non locale, par exemple, doit être comprise comme faisant partie d'un dispositif d'échange économique entre au minimum deux individus. L'échange de services est en revanche un aspect plus délicat à percevoir pour les périodes qui nous intéressent. Les évolutions techniques et les phénomènes d'imitations dans les formes et les décors pourraient constituer la marque d'échanges de services et de savoir-faire entre artisans. Enfin, l'échange de messages est la forme la plus évidemment documentée par l'épigraphie et donne lieu à des études linguistiques.

L'épigraphie paléohispanique constitue un cas de figure intéressant pour l'étude des modalités d'échanges, même si nous traitons des données complexes car très fragmentaires. Largement répandue en péninsule Ibérique, l'épigraphie paléohispanique présente plusieurs variantes graphiques, dont la plus répandue est celle dite “levantine”, que l'on retrouve sur le littoral méditerranéen jusque dans le Midi gaulois. Un rapide coup d'œil sur une carte (fig. 1) laisse voir que plusieurs communautés, du Segura à l'Hérault, sont concernées. Aussi, la langue ibère est, suite à l'hypothèse proposée par Javier de Hoz, considérée comme l'une des langues véhiculaires ayant permis, à l'âge du Fer, le développement d'échanges économiques entre le Nord-Est de la péninsule Ibérique et le Midi gaulois.

Nous chercherons à vérifier cette hypothèse de travail à travers les données issues de l'étude onomastique mises en relation avec celles issues de l'archéologie. La nature des messages et les données linguistiques à disposition permettent-elles de confirmer le statut de l'ibère comme langue véhiculaire ?

* Toutes les références avec lettre et chiffres renvoient au corpus de Jürgen Untermann (Untermann 1975-1997), les *Monumenta Linguarum Hispanicarum*, souvent abrégé en *MLH*. La lettre correspond à la région épigraphique, le premier chiffre au site archéologique et le second est le numéro d'ordre dans le corpus.

1- Poutignat 1995, 167.

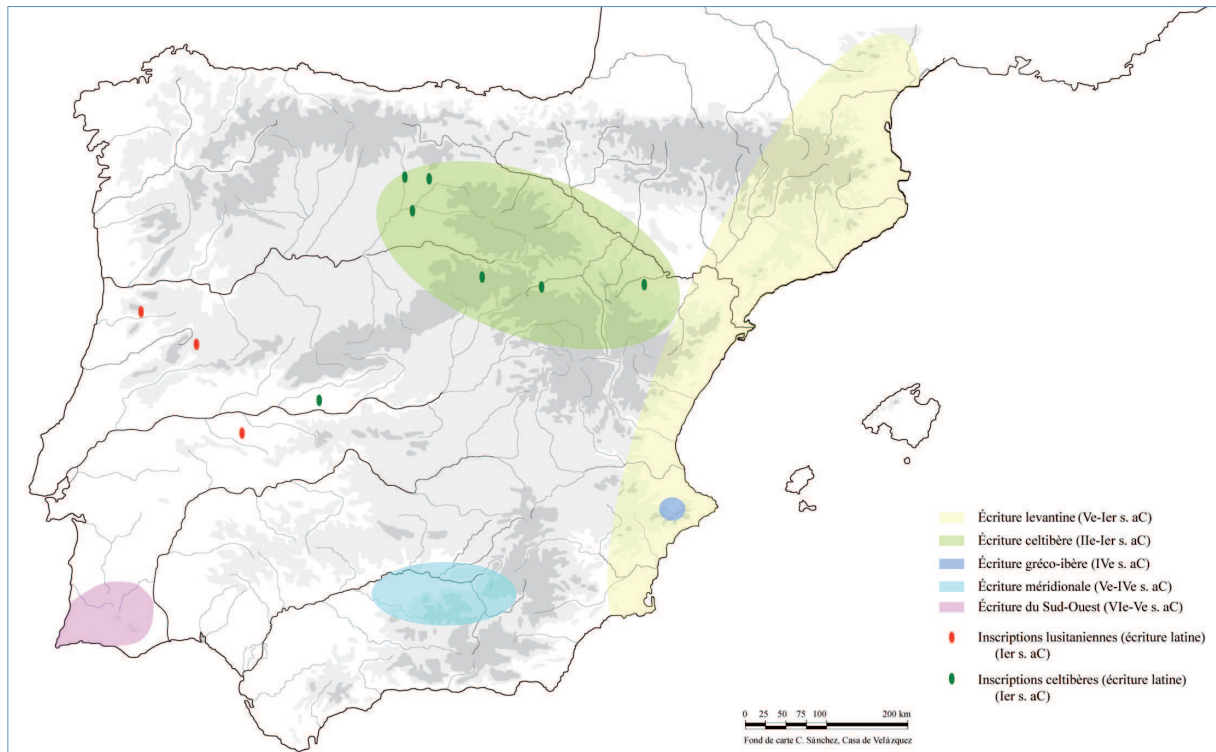


Fig. 1. Situation épigraphique de la péninsule Ibérique au cours de l'âge du Fer. Tentative de synthèse.

L'IBÈRE : UNE LANGUE VÉHICULAIRE ?

Quelques éléments de vocabulaire doivent être précisés. Une langue véhiculaire est une langue parfois simplifiée qui peut être la langue maternelle d'une population mais qui devient un outil de communication entre des populations de langues et de cultures différentes. Elle se distingue du pidgin, langue fondée sur un vocabulaire composite et limité et quelques structures d'une langue de départ. Le terme, d'origine chinoise, serait une interprétation et traduction du mot anglais "business". Un pidgin est donc intimement lié aux échanges commerciaux et ne se transmet pas comme langue maternelle. Elle se distingue également d'une *lingua franca*, intermédiaire entre un pidgin et une langue véhiculaire. Il s'agit d'une langue simplifiée, mêlant plusieurs termes de vocabulaire issus de langues distinctes. Purement utilitaire, elle laisse peu de traces écrites.

On connaît plusieurs langues véhiculaires, à l'heure actuelle dans le monde. La plupart d'entre elles sont utilisées dans le domaine économique, comme l'anglais commercial. Le swahili est une langue officielle en Tanzanie et au Kenya mais est également utilisée comme langue véhiculaire dans les pays avoisinants de l'Afrique de l'Est. Toutefois, il existe d'autres usages, par exemple dans le domaine sacré pour l'arabe classique, qui constitue une langue véhiculaire dans le monde musulman, où cohabitent plusieurs dizaines de dialectes distincts. Loin d'être simplifiée, elle montre le cas d'une langue véhiculaire qui conserve des structures et un vocabulaire plus complexes que celles des langues qu'elle supplante.

Ainsi, pour qu'une langue soit dite véhiculaire, il faut établir qu'elle conserve, même de manière simplifiée, ses structures et son vocabulaire et qu'elle s'applique à un domaine spécifique.

En quoi l'ibère pourrait-elle être une langue véhiculaire ?

- par sa diffusion :

Il est évident que la présence d'une même écriture sur une zone géographique aussi vaste encourage à penser à une langue diffusée largement. Le nombre très élevé de traces écrites montre qu'il ne s'agit pas d'une *lingua franca*. Cette remarque est toutefois à nuancer, car tous les sites concernés par cette épigraphie ne présentent pas la même quantité de documentation.

- par la nature de supports :

La très grande majorité des inscriptions paléohispaniques est portée sur de la céramique importée, le plus souvent de la campanienne. Il est plus rare que les supports soient de la céramique commune ou des productions locales.

Prise dans un réseau d'échange et de distribution, l'épigraphie ibérique sert à marquer des productions exogènes mais rarement des céramiques à usage purement commercial, comme les amphores².

- par l'intégration d'éléments étrangers :

Si une langue est véhiculaire, elle intègre nécessairement des éléments étrangers, ne serait-ce que des noms personnels. Compte tenu de la zone géographique concernée, prise au sens large Segura-Hérault comme au sens réduit – pour les besoins d'un travail de thèse – Èbre-Hérault, on serait en droit d'attendre, à l'âge du Fer, des noms issus de différentes populations : ibères, grecs, latins, étrusques, voire phéniciens mais aussi celtiques. Or, dans l'ensemble de la bibliographie consultée concernant les sites implantés dans le Nord-Est de la péninsule et le Midi gaulois, la répartition des noms identifiables dans l'épigraphie paléohispanique est la suivante (fig. 2) :

– un peu moins d'un tiers est d'origine ibérique ;

– un quart est d'origine celte ;

– 15 % est d'origine obscure ;

– un quart des noms lus dans les inscriptions paléohispaniques sont inutilisables, soit par leur caractère lacunaire, soit par leur attribution incertaine.

On peut donc convenir que, si contacts linguistiques il y a dans le cadre de l'épigraphie paléohispanique, ils concernent les populations celtes et les populations ibères, excluant presque totalement le domaine gréco-latin (respectivement 1 et 3 %). L'identification de noms d'origine phénicienne et étrusque s'est révélée complexe et infructueuse.

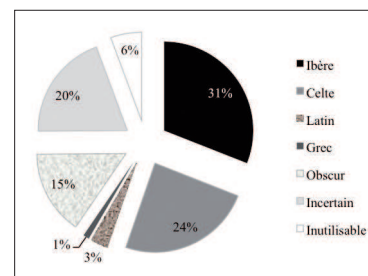


Fig. 2. Onomastique identifiée dans la zone d'étude.

Deux précisions s'imposent :

1) tous les sites concernés par cette épigraphie ne présentent pas la même quantité de documentation et les données présentées ici ont été considérées en bloc. Chaque site étudié comporte bien évidemment des spécificités ou des contre-exemples ;

2- Ruiz Darasse 2006, 165-182.

2) ces données onomastiques s'affranchissent du paramètre chronologique dont il convient de tenir compte au moment de l'étude des supports.

Pour la suite du propos, seul le site d'Ensérune a été retenu car il présente une épigraphie paléohispanique importante et variée. Cet exemple permettra de préciser des éléments linguistiques entre V^e et I^{er} s. a.C. afin de reconsidérer l'hypothèse de Javier de Hoz.

DES DONNÉES LINGUISTIQUES LACUNAIRES ET FONDÉES SUR L'ONOMASTIQUE

À l'heure actuelle, la compréhension de la langue ibère reste très limitée, et, malgré de nouvelles hypothèses régulièrement avancées, les travaux sur cette langue fragmentaire ne permettent encore de préciser ni le lexique, ni la morphologie verbale, pas plus que les éléments de syntaxe. L'ibère est une langue agglutinante avec des suffixes qui se combinent entre eux. Les mieux connus sont³ :

- un suffixe d'appartenance : **-Mi** ; il se combine souvent avec **-ar** ou parfois avec **-en** ;
- un suffixe de provenance : **-skén**⁴ ou parfois **-en**⁵ ;
- une variable de nombre : **-ar/-en** ;
- un suffixe d'agent : **-te**⁶ ;
- un élément de provenance **-ku**.

Si les inscriptions les plus longues aident au développement de l'étude grammaticale de l'ibère, elles ne doivent pas masquer la nature même de la documentation. En effet, la majorité des inscriptions sont des marques de propriété (41,5 %), faisant de l'étude de l'onomastique en écriture levantine la porte d'accès privilégiée au domaine linguistique ibère.

Les marques de propriété sont définies comme des noms propres inscrits sur un objet et peuvent être traduites par "qui appartient à X". Il est possible que des noms communs soient également inscrits (par exemple "vase de X") mais la brièveté des inscriptions et la méconnaissance du lexique ibérique ne permettent pas de l'affirmer. Une marque de propriété peut comporter l'un des suffixes identifiés précédemment (**ar**, **en** et **Mi**). Il arrive que le suffixe soit seul⁷ mais le plus souvent il accompagne un nom personnel (NP), qui se trouve alors situé avant lui⁸. Toutefois la majorité des inscriptions ne présente aucun des suffixes mentionnés, se contentant du nom seul (voire le plus souvent juste d'un signe griffonné à la hâte). À l'exception d'un seul document présentant un texte élaboré, les inscriptions lues à Ensérune sont des marques de propriété, très majoritairement incisées sur des supports céramiques. L'approche onomastique permet ainsi de mieux comprendre le système linguistique ibère tout en donnant une idée des communautés prises dans le cadre de l'échange linguistique.

3- Luján Martínez 2005 répertorie par exemple pour les toponymes les suffixes simples : **-au** ; **-en** ; **-es** (qui fonctionnent avec **-ken** ; **-etar** ; **-ke** ; **-ki** ; **-ko**, **-ku**, **-n**, **-r**, **-ta**, **-te** avec valeur de datif-locatif ou d'agent) et les suffixes complexes : **-bikis** ; **-kitar** / **-kite** ; **-nken** et **-(e)skén**.

4- De Hoz 2002, 159-168 ; sur les monnaies, le suffixe **-skén** alterne avec le suffixe **-(e)tar** qui semble avoir la même fonction : Villar 1996, 158.

5- Michelena, 1976, 353-363. Il existe en basque un suffixe possessif **-en**.

6- Velaza 2002.

7- **Mi** apparaît seul sur une amphore de Pech Maho (B.7.26), sur un vase en argent à Castellet de Banyoles (C.21.5), sur une campanienne à Solsona (D.5.15). **ar** apparaît seul sur un fond de bol attique (B.1.11), sur un fragment de céramique campanienne (B.1.238) à Ensérune, sur un plat (E.1.50) et une tasse (E.1.51) de même facture à Azaila. On le trouve également sur le col d'amphore (E.1.311 et E.1.340), enfin sur un fragment indéterminé de Torre dels Encantats (C.6.3).

8- C'est le cas d'inscriptions qui semblent tronquées : B.1.141 ; B.1.149 ; B.1.236 (Ensérune) ; B.9.9 ; B.9.20 ; B.9.21 (Elne).

DES CONTACTS LINGUISTIQUES AVÉRÉS

En règle générale, les traces de contacts linguistiques peuvent s'observer grâce à des innovations phonétiques issues de termes neufs, à des emprunts lexicaux ou des interférences structurelles. À Ensérune, c'est par l'adaptation des noms celtiques ou latins au système graphique ibérique que l'on peut trouver la trace avérée de contacts de populations et, par conséquent, de contacts linguistiques. À l'heure actuelle, aucun élément lexical étranger n'a été identifié dans les inscriptions paléohispaniques.

Le cas d'une inscription bilingue (cas qui n'existe pas actuellement à Ensérune) témoignerait de l'utilisation de deux langues dans un contexte géographique, chronologique et social. Mais elle ne dirait rien par exemple de la relation entre les deux langues, ni sur l'influence de l'une sur l'autre. La translittération d'un nom dans une langue et une écriture qui ne sont pas les siennes est autrement plus riche d'informations.

Ensérune présente le bilan onomastique suivant : la majeure partie des noms lus en écriture levantine sont des noms celtiques (32 %). Un quart est ibère, donnant à lire des anthroponymes tout à fait similaires à ceux de la péninsule Ibérique. La proportion de noms latins est comparable à celle de la situation d'ensemble dans l'épigraphie paléohispanique (5 %).

Un cadre général des adaptations des sons à la graphie levantine a pu être établi à partir des concordances entre les noms connus dans la littérature gréco-latine et les termes lus dans les inscriptions ibères :

Sons	Graphie paléohispanique
nasales	<i>m</i> > b + coloration vocalique
	<i>m</i> > nb + coloration vocalique
	nasale non notée
occlusives	occlusive non notée
	gémignée non notée
sifflantes et affriquées	<i>ts</i> > s
	<i>ks</i> > s
thèmes vocaliques	-o/-io > -e/-ie
	-ō(n) / -o/-u

Dans ce cadre, les données issues du site d'Ensérune s'insèrent parfaitement.

On y lit ainsi des noms celtiques⁹ :

- **aboko** (B.1.21) : adaptation de *ad-bogius* (DAG 156 et RIG G-72 : βοκί)¹⁰ : "le grand pourfendeur" ; composés en *-bogios* : cf. irlandais (*-buige*) et gallois (*-bwy*) ;

- **eskinke** (B.1.268) : > *excingus*. D. Ellis Evans¹¹ renvoie à un douteux Εσκιγγος (cf. DAG 61) : "celui qui sort, qui part pour attaquer l'ennemi" ; cf. composé *Excingomarus* (CIL, XII, 3577 et 3754, Nîmes) et *Excingius* (CIL, XII, 5024, Narbonne) ;

et quelques rares noms latins :

- **balante** (B.1.125) : latin *Blandus* : la suite *-bl-* n'étant pas notable en ibère ; l'indistinction dans la notation sourde / sonore explique la suite **-nt-** au lieu de *-nd-* ;

- **lebio** (B.1.242) : latin *Lesbius* (CIL, XII, 3244, Nîmes).

9- Ruiz Darasse 2010, 335-354.

10- L'abréviation DAG renvoie à Whatmough 1970 : *The Dialects of Ancient Gaul*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.

11- Evans (= GPN) 1967, 93.

À Ensérune, les suffixes sont peu fréquents : sur les 373 inscriptions éditées, on n'en dénombre que 23 exemples. La séquence complète *-aren-Mi* n'apparaît qu'à deux reprises. Parmi ces occurrences, l'onomastique celtique est bien représentée. Aucun exemple avec un suffixe *-te* ou avec un suffixe *-ku* n'a été relevé.

À cause du caractère limité des données grammaticales, il est assez difficile d'affirmer que les gens qui utilisaient cette écriture en maîtrisaient totalement la langue. Pour la même raison et malgré un certain nombre de tentatives pour trouver des traits spécifiques dans les adaptations des noms dans les inscriptions étudiées, déceler des variantes dialectales se révèle difficile.

Les échanges linguistiques n'ont, semble-t-il, pas existé dans les deux sens. À Ensérune, d'autres types d'écriture ont été utilisés. Le site comporte des inscriptions en grec sur des vases grecs mais aucun nom d'origine grecque n'a été retrouvé dans les inscriptions paléohispaniques. Il existe également des inscriptions latines, ainsi qu'au moins une inscription en alphabet étrusque¹². Il y a donc eu brassage culturel et linguistique à Ensérune (même s'il est possible que les vases aient été inscrits ailleurs puis déplacés).

Or, les noms ibères ne sont pas nombreux dans un contexte autre que l'épigraphie paléohispanique dans le Midi gaulois. Un passage en revue des index des *cognomina* du *CIL*, XII permet de ne déceler que quelques rares noms ibères ou évoquant le domaine hispanique¹³. L'utilisation du latin ne semble pas avoir concurrencé l'utilisation de l'ibère, langue réservée aux échanges inter-indigènes.

Si le plomb de Pech Maho mentionne deux témoins ibères, il reste un texte parfaitement ionien, sans aucune référence à des données linguistiques ibériques. Le gréco-ibère n'existe pas à l'exception peut-être du seul exemple, sur l'oppidum du Moulin à Peyriac-de-Mer (près de Sigean), d'un nom ibère translitéré en alphabet grec sur deux *skyphoi* attiques à vernis noir (deuxième moitié du IV^e s.) : KANIKONE¹⁴.

Il n'y a pas de textes en langue celtique dans une autre écriture dans la même zone géographique avant les inscriptions gallo-latines, bien postérieures. Le gallo-grec n'est pas attesté en Languedoc occidental. Si de tels textes existaient, ils permettraient peut-être de voir une influence ibérique, soit dans l'onomastique soit dans l'emprunt.

Récapitulons : nous sommes en présence d'une épigraphie presque essentiellement constituée de marques de propriétés, qui concernent pour la plupart des individus celtes mais dont les noms sont écrits dans une écriture qui nécessite beaucoup d'adaptations, alors qu'à la même époque, les alphabets grec et étrusque sont à disposition. L'inscription en étrusque d'Ensérune montre que les Celtes, à une certaine époque, ont délibérément préféré une écriture à une autre. Elle reste toutefois actuellement un *unicum*.

Il faut donc comprendre qu'il y avait un intérêt à écrire en graphie paléohispanique et notamment que ces inscriptions devaient être lues par des individus qui comprenaient cette écriture. S'agit-il de Celtes qui auraient utilisé la langue ibère à leurs fins ou d'Ibères mandatés pour les échanges ? Pour éclairer cette alternative, nous proposons une hypothèse de travail.

IBÈRE : "ÉCRITURE DE CONTACT" ?

L'expression "écriture de contact" n'existe pas à proprement parler : seul est accepté le terme de "langue de contact". Une langue de contact (au contraire d'une langue de société) se veut une langue purement utilitaire. Elle est un outil d'intercompréhension entre des groupes qui ne parlent pas la même langue. Cet outil peut

12- De Hoz 2008, 17-27.

13- *CIL*, XII : L. Aelius Cantaber, 5364 ; A. Cornelius Callonis f. 1201, 5833 ; L. Cornelius Hiberus, 828 ; Domitia Eorte 3228 ; A. Lucilius Cantaber 1892, 1976 ; G. Staius Cantaber 4169 ; Bituka 3114 ; Iberius 5686.

14- Bats 2011a, 210.

relever seulement du domaine de l'écrit, comme par exemple, dans l'Antiquité, l'accadien, langue écrite de contact entre les scribes des textes cunéiformes et les sumériens¹⁵.

Les données linguistiques que nous venons de présenter laisseraient penser qu'il s'agit d'individus qui utilisaient l'écriture mais pour lesquels l'usage de la langue n'était pas solidement établi. Il est donc possible d'y voir une "écriture de contact". Comment penser cette forme d'écriture dans le cadre du Languedoc occidental ?

Qui parle ?

Comme pour toutes les langues de corpus, nous ne pourrions jamais démontrer l'identité des locuteurs des inscriptions paléohispaniques. Deux inscriptions célèbres, appartenant au domaine ionien, la lettre d'Ampurias et le plomb de Pech Maho, textes ouvertement commerciaux, illustrent la présence à part entière des Ibères dans un cadre linguistique composite. À Ensérune, il semble vraisemblable, au vu des adaptations phonétiques observées, que les Celtes et les Ibères continuaient à parler leur langue concurremment, impliquant une situation de diglossie.

La fréquence d'utilisation de l'écriture levantine suggère d'emblée une supériorité de l'élément ibère. Un coup d'œil aux supports vient ici préciser cette remarque (fig. 3) : les supports sur lesquels les noms sont les plus variés sont la céramique campanienne, la céramique attique, la céramique de la Côte Catalane et les amphores. Ces supports définissent clairement un champ lié au commerce. Les trois seuls noms qui apparaissent sur des supports en pierre à Ensérune sont ibères. Il est peu probable qu'une épitaphe funéraire soit délibérément écrite dans une langue non vernaculaire. Il faut ainsi penser qu'une population ibère était implantée sur le site.

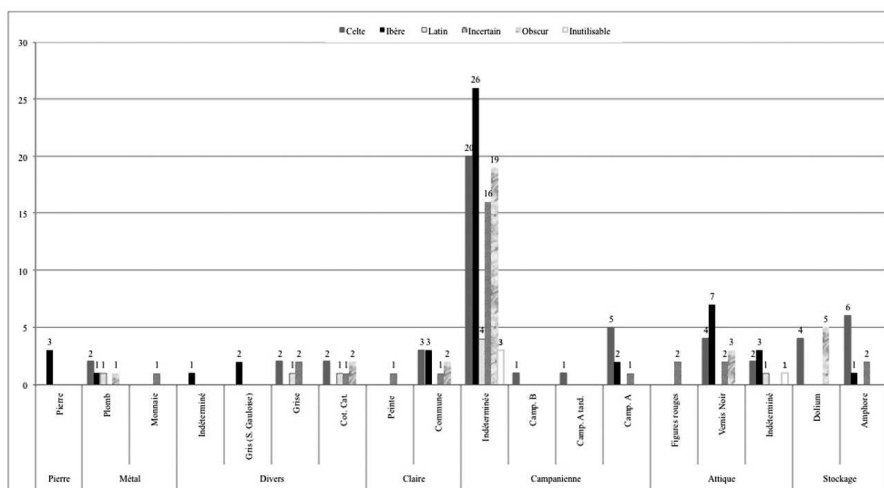


Fig. 3. Identification des noms d'Ensérune selon le support sur lequel ils sont inscrits.

15- Marquez Rowe 2004, 17-24.

Qui lit ?

Penser une écriture implique de tenir compte à la fois du scripteur et du lecteur. Si des paroles ont été mises par écrit, c'est dans la perspective d'être postérieurement (re)lues. Dans la complexité des études épigraphiques, cette évidence est parfois négligée. Par défaut, on considère que le message émis a pour destinataire un individu à l'intérieur d'une même communauté, dans une situation d'intercompréhension et de graphie concordante avec la langue parlée. Même s'il est possible pour un individu de langue latine de lire des textes en alphabet grec, ou pour un locuteur arabe de lire des textes en graphie chinoise, il est plus fréquent dans un premier temps de penser, par exemple, qu'un texte écrit en latin est lu par un latin. Aussi, on considère que les textes écrits dans une graphie paléohispanique sont destinés à être lus par des individus ibères.

Qui écrit ?

L'importante épigraphie paléohispanique du site d'Ensérune, sans commune mesure avec les autres écritures, indique qu'il y avait un intérêt certain pour des individus à écrire en langue ibère, ou en écriture paléohispanique.

Avec l'exemple du gallo-grec, on sait que les populations celtiques du Midi gaulois pouvaient s'approprier une écriture étrangère pour noter leur langue. Il est donc tout à fait envisageable de penser que la population celtique d'Ensérune ait pu apprendre la langue ibère et l'utiliser pour écrire, même maladroitement. L'absence de textes longs et de marques syntaxiques développées suggère une utilisation circonscrite de l'écriture, où la pratique graphique répondrait à des nécessités fonctionnelles¹⁶. Rien n'interdirait donc que les populations celtiques locales soient les scripteurs de telles inscriptions.

Deux hypothèses se présentent alors pour l'identification des scripteurs d'Ensérune :

- 1) soit il s'agit de populations locales qui se seraient emparées de l'écriture paléohispanique car il s'agissait du meilleur outil pour la diffusion et le commerce (mais pas pour la notation de leurs noms) des objets importés ;
- 2) soit il s'agit d'Ibères implantés localement (l'épigraphie funéraire en témoigne) qui utiliseraient leur langue (et leur écriture) dans un cadre très restreint.

Dans les deux cas de figure présentés, la langue ibère peut être envisagée comme une langue véhiculaire. Cependant, la nature même des inscriptions – supports presque toujours importés, présence de signes métrologiques sur les objets et surtout haute fréquence des marques de propriété sans aucune autre marque grammaticale – conduit à aller plus loin et à envisager l'hypothèse d'une écriture de gestion, utilisée dans un cadre inter-indigènes.

Dans ce cas de figure, les objets importés, concentrés sur quelques sites puis redistribués à l'échelle locale auraient été marqués à cette occasion. Se distinguant des courtiers ibères, simples intermédiaires commerciaux, dont Michel Lejeune avait proposé l'existence dans le cadre de Vieille-Toulouse¹⁷, il s'agirait à Ensérune d'une population ibère constituant sur place une classe spéciale attachée à des tâches administratives et dont l'apanage aurait été l'écriture. Ceci rejoint l'hypothèse proposée par Alexis Gorgues pour l'utilisation de l'écriture paléohispanique sur le site de Vieille-Toulouse¹⁸ ou sur celui de Pech Maho.

16- De Hoz 2011, 58 : "Cabría pensar en una lengua vehicular de uso muy especializado, no extendida entre la generalidad de las poblaciones afectadas sino propia de un estamento concreto, una de cuyas necesidades funcionales, a la vez seña de identidad, fuese la escritura."

17- Lejeune 1983, 28-37.

18- Gorgues 2009, 318.

CONCLUSION

Les données présentées par l'épigraphie paléohispanique du site d'Ensérune pourraient correspondre à l'utilisation de la langue ibérique comme langue véhiculaire. Toutefois, si les contacts linguistiques sont avérés grâce à l'étude anthroponymique, la prise en considération de l'ensemble de la documentation épigraphique ne permet pas d'affirmer que la langue ibère était maîtrisée par les auteurs de ces graffites. L'absence d'inscription complexe et la nature des messages inscrits conduit à proposer l'hypothèse d'une "écriture de contact", purement utilitaire.

L'importance de l'épigraphie paléohispanique sur le site montre qu'il y avait un intérêt à écrire en graphie levantine. Les supports utilisés et la haute fréquence des marques de propriété font penser à une épigraphie de gestion et de redistribution. Les Ibères avaient donc vraisemblablement un rôle central dans le cadre de cette gestion inter-indigène¹⁹. L'exemple d'autres sites du Midi gaulois permet d'appuyer cette hypothèse de travail, qu'il faudra étayer par des recherches plus approfondies.

Bibliographie

-
- Bádenas de la Peña, P., S. Torallas Tovar, E. Luján Martínez et M. A. Gallego, dir. (2004) : *Lenguas en contacto : el testimonio escrito*, Madrid.
- Bats, M. (2011a) : "Emmêlements de langues et de systèmes graphiques en Gaule méridionale (VI^e-I^{er} siècle av. J.-C.)", in : Ruiz Darasse & Luján Martínez, dir. 2001, 197-226.
- (2011b) : "Entre Ibères et Celtes : L'écriture à Ensérune dans le contexte de la Gaule du Sud (VI^e-II^e s. av. J.-C.)", in : Luján Martínez & García Alonso, dir. 2011, 129-137.
- Berrocal Rangel, L. et P. Gardes (2001) : *Entre Celtas e Iberos : las poblaciones protohistóricas de las Galias e Hispania, 12 y 13 de enero de 1998*, Casa de Velázquez et Real Academia de la Historia, Madrid.
- de Hoz, J. (2001) : "Algunas reflexiones sobre fronteras étnicas y lingüísticas", in : Berrocal Rangel & Gardes, dir. 2001, 77-88.
- (2002) : "El complejo sufijal -e(s)ken de la lengua ibérica", *Palaeohispanica*, 2, 159-168.
- (2008), "A Celtic Personal Name on an Etruscan Inscription from Ensérune, Previously Considered Iberian (MLH B.1.2b)", in : García Alonso, dir. 2008, 17-27.
- (2011) : "El problema de los límites de la lengua ibérica como lengua vehicular", in : Ruiz Darasse & Luján Martínez, dir. 2011, 27-64.
- de Hoz, J. et L. Michelena, dir. (1976) : *Actas del I Coloquio sobre Lenguas y Culturas Prerromanas de la Peninsula Ibérica, Salamanca, 27-31 mayo 1974*, Universidad de Salamanca.
- García Alonso, J. L., dir. (2008) : *Celtic and other languages in ancient Europe*, Salamanca.
- Gorgues, A. (2009) : *Économie et société dans le Nord-Est du monde Ibérique (III^e-I^{er} s. av. J.- C.)*, Anejos de Archivo Español de Arqueología, 52, CSIC, Madrid.
- Lejeune, M. (1983) : "Vieille-Toulouse et la métrologie ibérique", *RAN*, 16, 28-37.
- Luján Martínez, E. R. (2005) : "Los topónimos en las inscripciones ibéricas", in : *Actas del IX coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas, Barcelona, 20-24 de octubre de 2004*, *Palaeohispanica*, 5, Saragosse, 471-490.
- Marquez Rowe, I. (2004) : "Reflexiones sobre el acadio como lengua de contacto en el Antiguo Oriente", in : Bádenas de la Peña et al., dir. 2004, 17-24.
- Michelena, L. (1976), "Ibérico -EN", in : de Hoz & Michelena, dir. 1976, 353-363.
- Poutignat, P. et J. Streiff-Fenart (1995) : *Théories de l'ethnicité*, Paris.
- Ruiz Darasse, C. (2006) : "L'épigraphie ibérique du Pays Valencien et sa comparaison avec la Catalogne", *Palaeohispanica* 6, 165-182.

19- Bats 2011b, 134 va dans le même sens et évoque une population intégrée avec une certaine forme d'autonomie.

- (2010) : "Les Ibères en Languedoc : l'onomastique celtique d'Ensérune en écriture paléohispanique", *Serta Palaeohispanica J. de Hoz, Palaeohispanica*, 10, 335-354.
- Ruiz Darasse, C. et E. R. Luján Martínez, dir. (2011) : *Les contacts linguistiques dans l'Occident méditerranéen antique*, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 126, Madrid.
- Untermann, J. (1975) : *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band I, Die Münzlegenden*, Wiesbaden, L. Reichert.
- (1980) : *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band II, Die Inschriften in Iberischer Schrift aus Südfrankreich*, Wiesbaden, L. Reichert.
- (1990) : *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band III, Die Iberischen Inschriften aus Spanien*, Wiesbaden, L. Reichert.
- (1997) *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band IV, Die Tartessischen, Keltiberischen und Lusitanischen Inschriften*, Wiesbaden, L. Reichert.
- Velaza, J. (2002) : "Ibérico-te", *Palaeohispanica*, 2, 271-275.
- Villar, F. (1996) : "Las lenguas de la Hispania Prerromana", *Nova Tellus* 14, 153-192.

Corpus épigraphiques

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum* :

Volume II : *Inscriptiones Hispaniae Latinae*, edidit Aem. Hübner. 1869 (impr. iter. 1957 et 1975)

Volume XII : *Inscriptiones Galliae Narbonensis Latinae*, edidit O. Hirschfeld. 1888 (impr. iter. 1962 et 1996).

DAG : Whatmough, J. (1970) : *The Dialects of Ancient Gaul*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.

GPN : Evans, D. E. (1967) : *Gaulish Personal Names. A study of some Continental Celtic formations*, Clarendon Press, Oxford.

RIG : *Recueil des inscriptions gauloises, I : Textes gallo-grecs*, Michel Lejeune, 1985, Gallia Suppl. 45, Paris, CNRS.